

TRACY REES

LE MANOIR
AUX
ROSES

ROMAN



C
CHARLESTON

TRACY REES

LE MANOIR AUX ROSES

1895, Londres.

Dame de compagnie d'Abigail Finch ! Pour Mabs Daley, habituée à trimer chaque jour aux canaux où elle décharge sans relâche les barges pour nourrir ses frères et sœurs, un emploi de domestique dans le quartier huppé de Hampstead est une opportunité de rêve. Elle aura sa propre chambre, des repas réguliers et un salaire qui dépasse l'entendement. Mais derrière les lourdes portes de la somptueuse demeure, la jeune femme découvre un univers inquiétant, dominé par les accès de colère de sa nouvelle patronne, atteinte d'une obscure maladie, et les rumeurs du scandale qui aurait forcé les Finch à quitter Durham précipitamment.

Peu à peu, elle se prend pourtant d'affection pour la cadette de la maisonnée et se lie d'amitié avec Olive Westallen, une jeune bourgeoise du voisinage éprise de liberté. Jusqu'au jour où elle devra choisir entre conserver la sécurité offerte par sa nouvelle condition et tenter de sauver la famille Finch des secrets qui la rongent de l'intérieur.

Une splendide célébration de la sororité et de l'espoir, portée par une magnifique galerie de personnages.

« UNE HISTOIRE FASCINANTE. »

Woman's Weekly

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

ISBN : 978-2-36812-801-5



9 782368 128015

22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Neil Lang, Pan Macmillan
Photographies : © Shutterstock
© Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Tracy Rees

LE MANOIR
AUX ROSES

Roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Jessica Shapiro


CHARLESTON

Titre original : *The Rose Garden*
Copyright © Tracy Rees, 2021

Première publication en 2021 par Pan, une marque de Pan Macmillan,
un département de Macmillan Publishers International Limited

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Jessica Shapiro

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-801-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Pour Marjorie, Beverley, Gill et toutes mes autres roses

MABS

Londres, 1895

L'ÉCHELLE MÉTALLIQUE FIXÉE AU MUR DU PUIT à glace trembla lorsque Mabs la descendit, le cœur un peu plus lourd à chaque nouveau barreau. À douze mètres sous terre, elle sauta et se retrouva plongée dans l'obscurité jusqu'aux genoux. Le froid, vert piquant et acéré, traversait sans pitié la chemise et la veste dans lesquelles elle s'était enveloppée et même l'écharpe en laine qu'un des garçons du quai lui avait prêtée. Elle l'avait enroulée plusieurs fois autour de son cou et du bas de son visage, mais cela n'empêchait pas le froid de s'y infiltrer.

Elle fut très vite rejointe par trois autres manœuvres, des garçons bien sûr qui, d'un bref hochement de tête, saluèrent à la cantonade. C'était un étrange monde crépusculaire. Les cris et les fracas des quais du canal

au-dessus d'eux leur parvenaient étouffés et lointains. Les piles de glace se dressaient, hautes et silencieuses, et Mabs ne pouvait s'empêcher de penser qu'elles l'observaient. Elle avait l'impression d'être en plein cauchemar. En toute logique, elle devrait se réveiller en sursaut, profondément soulagée de constater que ça n'avait rien de réel. Mais c'était réel.

À son arrivée au travail ce matin-là, elle avait eu la désagréable surprise d'apprendre qu'elle serait envoyée dans les puits à glace – les ombres, comme on les surnommait. Pour couronner le tout, ce n'était même pas la saison. La glace arrivait de Norvège en hiver, par montagnes scintillantes attachées aux barges à l'aide de cordes, avant d'être descendue dans les ombres. En été, elle était remontée de nouveau, chargée sur des charrettes et livrée chez les riches. D'habitude, en octobre, on ne risquait pas de s'y coller. Mais cette semaine, il faisait chaud et ensoleillé, avec un ciel bleu d'azur. En raison de cette explosion estivale tardive, les propriétaires des grandes demeures souhaitaient servir des sorbets à leurs invités et les vendeurs de crème glacée avaient décidé de garder leurs stands ouverts un peu plus longtemps. Mabs et les autres devaient donc aller chercher ce qui restait au fond du puits.

Ils regardèrent autour d'eux pour savoir par où commencer. Leur tâche consistait à rapprocher les énormes blocs verdâtres des pinces géantes suspendues au bout d'une grosse chaîne fixée une douzaine de mètres plus haut. Ils se mirent à l'ouvrage, Mabs et deux des garçons poussant l'amas de glace récalcitrant de toutes leurs forces tandis que le troisième, un grand gars à la tignasse couleur paille, les guidait et tirait la chaîne aussi près d'eux que possible. Une fois le bloc bien positionné, ils y accrochaient solidement les pinces avant de

crier à Louis le Suisse de le hisser. Pendant qu'un bloc était emporté, ils concentraient aussitôt leur attention sur le suivant.

La plupart des ouvriers qui s'occupaient habituellement des glacières avaient rejoint leur pays natal – la Suisse, l'Italie, la France. Ceux qui n'avaient pas vraiment d'attaches travaillaient sur les canaux à l'année. On leur donnait toutes sortes de surnoms : Frenchie, Tête d'Ail, Rital, sans tenir compte de leur véritable nationalité. Hormis cela, ils s'intégraient plutôt bien. Mabs, elle, aurait du mal à trouver sa place si jamais les autres apprenaient son secret.

Déjà chétive en temps normal, elle n'avait pas l'étoffe d'un manœuvre ; or la nourriture était peu abondante en ce moment. Mais p'pa s'était effondré de chagrin quand m'man était morte près d'un an plus tôt, et Mabs avait six petits frères et sœurs. Il fallait bien que quelqu'un gagne de l'argent, alors elle s'habillait en garçon, cachait ses cheveux sous une casquette et se faisait appeler Mark.

Au travail, elle gardait ses distances. Elle ne profitait par conséquent pas du badinage joyeux qui apportait un peu de réconfort aux ouvriers, tant elle craignait d'être découverte. Elle évitait donc de se faire remarquer, poussait les blocs de glace, et gardait le silence pendant que les garçons brisaient la monotonie de leurs rires et de leurs plaisanteries. Ses collègues ce jour-là s'appelaient Big et Mikey, et l'autre Kipper, comme le hareng fumé. Dans son intérêt, elle espérait qu'il s'agissait d'un surnom. De toute façon, se faire des amis n'avait pas grand intérêt. Les ouvriers se voyaient assigner leur poste par roulement, de cargaison en cargaison, en fonction des besoins. On ne faisait jamais partie bien longtemps de la même équipe.

Toutes sortes de marchandises empruntaient le Regent's Canal – bois de charpente, céréales, arsenic, fumier –, mais la glace était celle que Mabs abhorrait par-dessus tout : elle était glissante quand il fallait qu'elle soit stable, collante quand il fallait qu'elle glisse, et globalement déplaisante.

Quelques heures plus tard, ses bras et ses jambes tremblaient ; ses pieds, à l'intérieur de ses bottes usées, étaient complètement engourdis. Ses forces négligeables ne l'aidaient même plus. L'épuisement, le froid et la pénombre émoussaient ses sens. Tandis qu'un énième bloc de glace se faisait hisser et emporter loin d'eux, Mabs s'adossa contre le tas restant avec un grognement, le visage levé vers le ciel lointain. Elle ferma les yeux, exténuée.

Venant de là-haut, un bruit métallique soudain et un cri horrifié tirèrent Mabs de sa torpeur ; lorsqu'elle ouvrit les paupières, elle vit un bloc d'un quintal et demi tomber comme un rocher. Les garçons, plus vifs qu'elle, s'écartèrent d'un bond, mais elle ne parvenait pas à bouger. Sa stupéfaction face à cette masse énorme qui fonçait droit sur elle était bien trop grande. L'instant d'après, elle fut poussée sur le côté et se retrouva à plat ventre, coincée entre la glace froide et un corps chaud. Elle sentit ce corps tressaillir lorsque le bloc s'écrasa avec fracas au sol, projetant des poignards de glace dans toutes les directions. Puis tout s'arrêta. Le puits retomba dans un silence inquiétant et Mabs fut libérée du poids qui pesait sur elle. Elle se tourna sur le dos. Puis elle se leva. Elle avait les jambes en coton, mais elle ne pouvait pas rester allongée là ; elle gèlerait.

L'un des garçons – Kipper – l'avait sauvée en la jetant à bas. À présent, il se tenait devant elle, l'air incrédule, ses cheveux couleur paille dressés sur la tête.

« Tu bougeais pas ! s'écria-t-il.

— J'en étais incapable », répondit-elle.

Louis le Suisse descendit précipitamment l'échelle, bredouillant des excuses, terrifié à l'idée d'avoir tué quelqu'un. Les autres se montrèrent ; tous allaient bien sauf Big. L'un des poignards de glace s'était planté dans sa jambe, et Louis le Suisse dut l'aider à sortir du puits. Mabs le regarda disparaître par l'ouverture, aperçut la traînée de sang qui dégoulinait de l'échelle. Elle se sentit mal.

« Hé ! »

Un mugissement furieux retentit là-haut : le contre-maître, venu leur jeter un regard noir et voir ce qui se passait.

« Je ferais mieux d'employer des foutus singes ! cria-t-il, crachant au fond du puits. Rangez-moi ça, réglez le problème. On va pas gâcher. Foutez-la dans des seaux et remontez-la. Magnez-vous !

— Allez, fit Kipper. On y retourne.

— Attends ! s'écria Mabs. Tu m'as sauvée ! Merci.

— Pas la peine de me remercier, Faut bien s'entraider comme on peut par ici », lança-t-il par-dessus son épaule avant de sauter au niveau inférieur et de commencer à ramasser des éclats de glace.

Mabs tremblait comme une feuille, sous le choc. Mais que pouvait-elle faire d'autre que de l'imiter ?

Bien plus tard, Mabs se traîna jusque chez elle ; ses pieds éraflèrent le sol dur du chemin de halage puis les pavés de Clerkenwell et enfin les rues sordides de Saffron Hill. Une pluie fine commençait à tomber et la nuit violacée se referma autour d'elle pendant qu'elle marchait. Dans les embrasures de portes, des silhouettes sombres se tortillèrent soudain et prirent forme humaine, tendant les mains pour réclamer une pièce ou lançant des remarques

déplacées. Mabs garda la tête baissée et son manteau serré contre elle, soulagée de porter des vêtements de garçon. Bien qu'elle ait vécu toute sa vie dans ce quartier moins mal famé qu'avant, elle n'y était pas attachée.

Les hommes de la famille Daley travaillaient dans les canaux de Londres depuis plus de cent ans. Son arrière-arrière-grand-père, Jack Daley, et ses fils faisaient partie de l'équipe qui les avait construits et tous les descendants mâles qui avaient suivi avaient besoin aux quais, à charger et décharger les barges. Quand Mabs était petite, elle trouvait les canaux passionnants. Quand il rentrait, p'pa les régalaient avec ses histoires sur la vie au centre de l'univers, où les voies navigables ressemblaient à des routes de grande aventure. Il pensait qu'il s'agissait pour les Daley d'un bel héritage. Mais Mabs croyait savoir à présent ce qu'était l'enfer : non pas un lieu rouge et brûlant plein de gens en train de rôtir mais gris-vert, vide, envahi d'ombres, où d'énormes barges grinçaient sous le poids de cargaisons contre-nature que de puissants chevaux aux muscles bandés s'évertuaient à tirer ; un cadavre flottait même parfois, pâle, dans l'eau épaisse et indifférente.

Elle l'avait échappé belle aujourd'hui, pour sûr. Ils avaient appris par la suite que les pinces avaient tout simplement rompu ; elles s'étaient ouvertes d'un coup avant d'avoir atteint l'ouverture du puits. Des vies dépendaient de situations aussi fragiles que celle-ci. Si le garçon aux cheveux couleur paille n'avait pas poussé Mabs, elle serait morte écrasée, c'était aussi simple que cela. Elle aurait voulu le remercier convenablement. L'accident l'avait abasourdi à tel point qu'elle avait été la dernière à grimper l'échelle éclaboussée de sang une fois le travail terminé. Le temps d'arriver en haut, il n'y avait plus aucune trace de son sauveur.

Il était bien trop facile d'imaginer la tournure qu'aurait pu prendre cette soirée : ses frères et sœurs à la maison, un coup frappé à la porte, l'annonce de la mort de Mabs. Leur sœur bien-aimée disparue, plus personne pour s'occuper d'eux. Elle avait toujours eu conscience de la précarité de cette vie, mais les événements de la journée l'avaient obligée à voir les choses sous un autre angle. Le problème étant qu'il n'existait aucune alternative. Pas pour les gens comme elle.

Mabs quitta Shirley Street et emprunta le passage couvert qui menait autrefois aux écuries. Les Daley vivaient de l'autre côté, dans une des vieilles cours. Dans le coin, on l'appelait Mushroom Court, la cour aux Champignons. Mabs ignorait s'il s'agissait de son nom officiel et même si elle en avait un. Sombre et exiguë, elle était bordée de toutes parts de maisons décrépies. Mabs entra dans l'une d'elles et gravit les marches écaillées qui menaient au deuxième étage. Elle haïssait Saffron Hill. Elle haïssait Mushroom Court. Elle haïssait le canal. Mais lorsqu'elle ouvrit la porte du logis des Daley, elle oublia tout ce qu'elle haïssait et ne vit que les visages qu'elle aimait.

« Mabs ! » cria Jenny, sa première sœur, levant la tête, ravie.

Mabs fronça les sourcils. Jen se fatiguait encore les yeux, occupée qu'elle était à raccommoder pour quelques pence à la lueur faible d'une lampe vacillante. Malgré ses quinze ans, elle plissait des yeux quand elle regardait autour d'elle. Mais ils avaient besoin de cet argent.

Peg, douze ans, posait le dîner sur la table : du pain, du fromage et quelques pommes. Elle décocha un grand sourire à Mabs, révélant ses dents du bonheur.

Après trois filles, p'pa avait tenu à avoir un fils. Âgé de onze ans, Nicky, qui portait le prénom de leur père, était

né juste après Peg. Après Nicky il y avait Jem, neuf ans, et Matthew, sept. Nicholas et Maureen avaient décidé que six enfants suffisaient amplement. Pourtant, trois ans plus tard, une autre fille était née. Maureen l'avait appelée Angeline.

Angeline s'approcha de Mabs, les bras tendus pour réclamer un câlin. Mabs la prit dans ses bras endoloris et alla ouvrir la fenêtre ; la pièce sentait fort la sueur et les cheveux sales. Mais la fenêtre ne laissant entrer que les odeurs de pot de chambre et de chou, elle la referma. Mieux valait sentir leurs propres odeurs que celles des autres.

Elle se retourna pour les regarder. Comme elle aurait aimé leur apporter plus. Elle ne savait même pas ce qu'il y avait d'autre à leur offrir, mais ils lui étaient précieux et elle désirait ardemment qu'il leur arrive de bonnes choses. *Donnez-moi juste une chance*, pensa-t-elle avec ardeur. *Peu importe ce que vous me donnerez. Je le prendrai.*

« P'pa ? » s'enquit-elle.

Nicky secoua la tête :

« Je l'ai pas vu de la journée. »

Le cœur de Mabs se serra. Elle se contenta de hocher la tête. Puis elle posa Angie avec un baiser retentissant sur le sommet du crâne et retira sa veste et sa casquette. Ses cheveux tombèrent autour de son visage ; aussitôt, elle se sentit davantage elle-même.

Ça pourrait être pire, se dit-elle en balayant le logement du regard. À huit dans une seule pièce, ils étaient certes un peu à l'étroit, mais elle connaissait des familles de même taille, voire plus nombreuses, qui partageaient la leur avec deux ou trois autres familles. Au moins cette pièce-ci n'était-elle qu'à eux. Au moins vivaient-ils tous ensemble. Au moins dormaient-ils chaque nuit au même endroit. La cour n'était pas belle, pourtant derrière elle

se cachait des immeubles plus laids encore. Avant la mort de m'man, ils avaient occupé deux pièces dans une cour un peu plus lumineuse ; mais ils pouvaient toujours tomber plus bas, et Mabs était bien décidée à ce que cela ne se produise pas. Néanmoins, si m'man pouvait les voir, elle en aurait sans le moindre doute le cœur brisé.

« Tu te débrouilles à merveille, Mabs, dit Jenny d'une voix douce, lisant dans ses pensées. On va bien, pas vrai les mioches ? »

Les enfants hochèrent la tête avec enthousiasme, comme si la vie à la Cour des champignons n'était qu'un long divertissement.

« J'ai gagné une bataille de marrons, aujourd'hui ! s'exclama le petit Matt, dont le visage était constellé de taches de rousseur.

— Ah oui ? fit Mabs. Mon Dieu, c'est déjà la saison des marrons !

— Ils étaient pas très beaux, poursuivit Matt, les sourcils froncés. Un peu trop petits. Mais dans quelques semaines, je crois qu'ils seront énormes.

— Je le crois aussi. »

Quels anges : si jeunes, ils comprenaient déjà la situation au point de vouloir lui remonter le moral et lui faire croire que leur monde tournait parfaitement rond. Elle les aimait de tout son cœur, voilà pourquoi elle continuait de se rendre au quai encore et encore, même quand elle se sentait prête à tomber. La survie de sept personnes pesait sur ses frêles épaules de jeune fille de dix-huit ans, d'autant plus qu'elle faisait un travail qu'elle n'avait pas légalement le droit d'effectuer. Si seulement p'pa pouvait surmonter son chagrin et retrouver son poste, cela lui faciliterait la tâche. Mais pour l'heure, seule la paye qu'elle touchait au canal empêchait la situation d'empirer de façon dramatique.

OLIVE

TOUTE LA SOIRÉE, il a régné une drôle d'ambiance dans notre joyeuse petite maisonnée. Bien sûr, quand je dis « petite », je parle de notre famille – mes parents et moi –, pas de la taille de notre maison, qui est vaste au point d'en être embarrassante. Nous sommes assis tous les trois après dîner, comme d'habitude, et la tension est si palpable qu'on pourrait en tartiner une tranche de pain.

« J'aimerais vraiment que tu y réfléchisses à deux fois, Olive », déclare papa d'un ton mélancolique.

À l'entendre, on croirait que j'ai l'intention de me sacrifier au bûcher.

« Ce n'est pas parce que tu l'as dit que tu es obligée de le faire, murmure maman, qui s'efforce de se montrer persuasive. Tu pourrais tout à fait attendre encore un an, ma chérie. »

Mais j'ai pris ma décision. Demain, je vais adopter.

Je suis vieille fille. Bien des femmes se déroberaient au monde, mais pas Olive Westallen ! Je suis l'enfant unique du capitaine Westallen, ancien héros de la marine marchande, dont Londres a longtemps acclamé les exploits. Je suis privilégiée, instruite et, pour être franche, riche. Je n'ai nul besoin d'un mari. Et malgré ma fortune, je ne suis pas un bon parti. J'ai un physique plutôt quelconque ; il n'a absolument rien d'effroyable – si vous me voyiez dans la rue, vous ne prendriez pas vos jambes à votre cou –, il est juste quelconque. Par ailleurs, je suis trop indépendante, trop érudite. Même en ce XIX^e siècle à l'agonie, je demeure une mariée peu plausible.

Certes, pendant quelques années – deux ou trois –, cette situation m'a arraché des larmes. Mais j'ai su la surmonter. Je resterai toute ma vie dans la maison de mes parents à Hampstead, et alors ? Après tout, c'est une belle demeure, confortable et enviable, faudrait-il que je pleure sur mon sort ? Certainement pas. En réalité, m'occuper d'une maisonnée – employer des domestiques, organiser des dîners, vérifier la qualité du linge deux fois par an – ne m'intéresse pas le moins du monde. Si j'étais obligée de le faire, je ne doute pas une seconde que mon cerveau exploserait.

Quant au mariage, eh bien, je n'y suis pas opposée. L'exemple de mes parents est encourageant. Hélas, toutes les unions ne s'avèrent pas aussi harmonieuses. Je ne verrais pas d'inconvénient à épouser quelqu'un de bon et de sensible qui me considérerait comme son égale et ne chercherait pas à m'imposer les sottises des hommes. Mais où trouverais-je un tel individu ? Certainement pas à Hampstead ! Car j'ai vécu ici très longtemps et, vieille fille que je suis, je m'intéresse aux affaires de mes voisins. S'il existait un seul homme à quinze kilomètres à la ronde capable de rendre Olive

Westallen heureuse, je le connaîtrais – or, ce n'est pas le cas.

Je caresse en revanche des rêves de maternité étonnamment tenaces : folâtrer sur la moquette de la nursery à vivre des aventures imaginaires débridées, sauter dans les flaques en janvier, ramasser des feuilles aux couleurs de flammes en octobre. Comme je le disais, notre maison est grande. Mais nous ne sommes que trois Westallen à utiliser les chambres à l'étage. Quel gâchis.

Au début, je ne voyais aucune solution. Je n'allais tout de même pas me balader sur les quais pour offrir mon corps à un matelot ; je suis progressiste, pas dépravée. Et puis, il y a trois ans, dans le cadre de mes efforts charitables, j'ai commencé à rendre visite au foyer pour filles de Belsize Park. Là, on pourvoit à leurs besoins matériels, du moins au strict minimum. Mais qu'en est-il de l'amour ? Qu'en est-il de la certitude d'avoir toujours un chez-soi, le genre de certitude qui ne peut que croître dans une maison où l'on est voulu et aimé ? Je me suis rendu compte que cela, j'étais en mesure de le leur apporter. J'ai donc décidé que si je n'étais toujours pas mariée à vingt-huit ans, j'adopterais. J'aurai vingt-huit ans demain.

Mes parents ont d'abord été contre. Ils pensent que je vais saboter pour de bon mes chances de trouver un mari si je choisis de vivre en femme célibataire avec une enfant.

« Je n'aurai qu'à expliquer qu'elle est adoptée ! ai-je contré, fâchée qu'ils n'aient pas accepté mon projet sur-le-champ.

— C'est ce que nous dirions si elle ne l'était pas », a souligné maman.

Papa en est revenu au fait :

« Les gens ne penseront pas que l'enfant est de toi, Olive. L'orphelinat se situe non loin d'ici, tout

le monde saura donc d'où elle vient. Mais beaucoup auront du mal à accepter une petite fille comme elle, sans connaître ses origines, ses racines. Cela ne nous pose pas de problème, à nous, mais à d'autres, si. Et nous nous inquiétons pour toi, ma chérie. Une célibataire avec une enfant à charge ? Tu affirmes que tu ne te marieras jamais, je le sais, mais tu as reçu une éducation impeccable et tu viens d'une famille fortunée. Les hommes peuvent encore s'intéresser à toi, Olive, mais avec une fille adoptive, j'en doute. Qui voudrait d'une femme qui s'encombrerait d'un tel fardeau ? C'est trop peu conventionnel.

— Sans compter les idées mal placées, renchérit maman en frissonnant. Malgré toutes tes excentricités, Olive, tu es bonne et pourvue de sens moral. Je ne supporterais pas que nos voisins te croient capable d'actes... peu ragoûtants. Le scandale des Brixton a beau avoir éclaté avant ta naissance, ma chérie, notre génération s'en souvient comme si c'était hier. »

En effet, l'adoption n'est pas une pratique vue d'un très bon œil. On a découvert, il y a quelques dizaines d'années, que certaines personnes peu scrupuleuses rétribuées pour s'occuper de petits orphelins prenaient l'argent puis les laissaient mourir ! À présent, ceux qui veulent adopter sont souvent mis dans le même panier. Je n'aime bien sûr pas l'idée que l'adoption ne possède aucun statut légal ni que tout le monde fasse la grimace en entendant ce mot. J'aime l'ordre et l'honneur. Mais devrais-je refuser, à moi-même comme à un enfant, la chance de connaître le bonheur simplement à cause de ce que peuvent penser les autres ? Je ne suis pas si faible que cela.

Par ailleurs, je n'ai jamais avoué à mes parents combien je redoute mon existence une fois qu'ils seront morts.

Je me satisfais parfaitement de ma vie de célibataire, pourtant cette satisfaction n'est possible que grâce à eux. Nous avons toujours ri ensemble et nous nous sommes toujours serré les coudes dans les moments les plus difficiles. Leur simple présence signifie que, bien que je ne sois pas mariée, je ne me sens jamais seule. Je sais qu'il est dans l'ordre des choses de perdre ses parents un jour et je suis certaine que ce jour ne viendra pas de sitôt. Néanmoins, la nuit, il m'arrive de faire de terribles cauchemars dans lesquels ils ne sont plus de ce monde. Lorsque cela deviendra réalité, j'aurai besoin d'une raison de continuer et d'amour pour emplir ma vie.

Je ne leur en ai pas parlé car je ne souhaite pas causer leur désarroi. Ils n'ont jamais rien voulu d'autre que mon bonheur. C'est pourquoi maman me supplie d'attendre encore un an ; ils espèrent encore que la version victorienne d'un chevalier sur un cheval blanc apparaisse et me sauve. Apparemment, ils espèrent encore avoir un petit-enfant de leur propre sang.

« Ce n'est pas que nous ne voulons pas d'une petite-fille adoptive », affirme maman.

À mon grand malaise, je remarque qu'elle a les larmes aux yeux.

« Mais ce serait tellement formidable d'avoir une nouvelle petite Westallen. Tu m'as donné tant de joie, Olive. Ne désires-tu pas un enfant à toi ? Contempler cet adorable petit être au creux de tes bras et voir le nez de ton père, ou mes yeux ?

— J'espère bien qu'il n'aurait pas le nez de papa, plaisanté-je pour cacher ma profonde déception. Je suis navrée, maman, je sais que ce n'est pas là que tu veux en venir. Mais franchement, non. Je ne pense pas à tout cela. Je veux juste un enfant à aimer. Lorsqu'elle sera là, vous l'aimerez aussi. »

Je l'ai déjà choisie. Elle a dix ans et se prénomme Gert. Ses parents sont bel et bien morts, ce qui a son importance car les parents adoptifs n'ont aucun droit. Je ne supporterais pas qu'une mère se présente dans quelques années et emmène ma fille. J'ai appris que les enfants les plus âgés sont compliqués à placer car la plupart des gens préfèrent en priorité les bébés puis les adorables bambins de deux ou trois ans.

Mrs Jacey, qui dirige le foyer pour filles, a expliqué que les grands peuvent s'avérer très difficiles à différents égards. Ils ont déjà leur personnalité, façonnée par les problèmes familiaux puis renforcée au foyer, à force d'être rejetés, négligés encore et encore au profit des plus jeunes. Cela me fend le cœur de penser à ces enfants silencieux qui attendent leur chance d'avoir une famille, sachant qu'ils ne seront jamais que de simples spectateurs. J'avais cru qu'ils n'en seraient que plus reconnaissants lorsque leur tour viendrait enfin, mais Mrs Jacey m'assure que ce n'est pas le cas.

« Y se lézardent, vous comprenez, a-t-elle expliqué. Entre quatre et sept ans, c'est l'âge des lézardes, j'ai vu ça des centaines de fois. De temps en temps, je tombe sur les familles et je leur demande comment que ça se passe, et j'entends des histoires de crises et de tourments, d'autres mômes qui se font pincer, et même de fugueurs. On pourrait croire qu'y sont contents d'avoir un vrai chez-eux mais c'est pas si facile pour eux, voyez, une fois que les lézardes se pointent. »

Malgré sa phraséologie grossière, je respecte sa sagesse, qui résulte de sa grande expérience. Si lézardes il y a, je suis persuadée qu'assez d'amour, assez de luxe, peuvent les lisser jusqu'à les faire disparaître. Cela fait six ans que Gert est dans ce foyer et, apparemment, personne n'a montré le moindre intérêt à son égard. Elle

est peu engageante, certes, à la fois par son apparence et par son comportement, mais je ne cherche pas les qualités d'une poupée chez une petite fille. Je me demande pourtant si elle serait d'accord pour changer de prénom... Un visage quelconque ne me dérange pas ; un prénom quelconque, si ! Un travers idiot, je sais, mais je ne conçois pas de l'appeler « Gert Westallen ».

« Je ne peux pas attendre, maman, assuré-je d'un ton sincère et passionné. Je suis bien décidée à ramener une enfant à la maison demain et je ne peux pas attendre un an de plus dans l'espoir qu'un homme tombera du ciel et que le reste de ma vie pourra enfin commencer. Je compte poursuivre ma démarche, même si un bel inconnu apparaissait et me demandait ma main ce soir. »

Nous sommes assis dans le salon. La lumière tamisée des lampes à huile est complétée par celle de bougies, dont nous préférons la lueur douce et respectueuse. Au moment où je termine mon plaidoyer, quelqu'un frappe violemment à la porte d'entrée. Les flammes des bougies sautent le long des mèches et mes parents et moi nous regardons, surpris. Nous sommes des gens raisonnables, pourtant il semble, l'espace d'un instant, que mes paroles aient invoqué un prétendant.

Mais lorsque Agatha, notre femme de chambre, fait entrer le visiteur, ce n'est que Mr Miles, un des aînés de l'Église quaker. Il nous rend souvent visite. Comme il a quarante-sept ans et qu'il est aussi attaché à sa foi qu'à son épouse, Faith, je peux affirmer sans hésitation que ce n'est pas lui qui me délivrera de ma désolation sentimentale. Mes parents se décomposent en le voyant ! Il n'a certainement jamais reçu un tel accueil chez nous.

Mr Miles s'enflamme toujours au sujet de torts à réparer. Ce soir, son indignation porte sur les femmes prises au piège du « plus vieux métier du monde », celles qui

travaillent sur les quais à rendre les marins heureux. Je le félicite de sa compassion mais demain est un grand jour pour moi, je prends donc congé et monte me coucher.

Je m'assois sur mon lit, balayant du regard la chambre si familière et chère à mon cœur d'enfant qui, au fil du temps, est devenue la chambre si familière et chère à mon cœur de femme. Je me sens troublée, pourquoi ? Parce qu'au moment où j'ai entendu frapper à la porte, mon cœur a bondi dans ma poitrine ! Quel étrange caprice féminin est-ce donc là ? J'ai balayé tout espoir d'une histoire d'amour ; je suis mon propre chemin. Pourtant, à cet instant, lorsque j'ai évoqué l'idée qu'un homme puisse en fin de compte entrer dans ma vie et que Mr Miles a tambouriné à notre porte, quelque chose en moi avait encore espoir. *Ah, Olive.*

Mes parents ont-ils raison ? Si j'attendais un peu plus longtemps, me trouverais-je un mari, aurais-je des enfants à moi ? Mais je ne crois pas qu'il soit bon de se dérober à une étape importante quand celle-ci est imminente. Cela ne peut que mener à une vie timide et incertaine. Avancer avec audace, avec franchise, voilà comment mener une vie de solitaire, combattre son sentiment de solitude à la source, créer du sens et se donner un but. J'en suis certaine.

Je me dirige vers la commode et glisse la main sous les sous-vêtements de soie et de mousseline pour retirer un sac en velours. Je retourne à mon lit. À l'intérieur du sac se trouvent mes cartes divinatoires, maintenues ensemble par un ruban vert émeraude. Maman ne les voit pas d'un bon œil ; elle dit que la Bible est le seul guide dont nous ayons besoin. Et pourtant, je les utilise quand je suis seule, dans les moments difficiles. La Bible est source de sagesse, mais ces cartes, elles, me parlent.

Je tire sur le ruban et les cartes glissent ; je les rattrape. Elles sont grandes et soyeuses à force d'avoir servi. Quelques-unes ont des coins émoussés et l'une d'entre elles, la Tourterelle, est un peu froissée. C'est pourquoi je ferme les yeux quand je les utilise, afin de ne pas voir ces indices, car ces cartes me sont aussi familières que mon propre visage. Je les bats d'une main experte et leur odeur monte, un peu renfermée, un peu corsée par le doux arôme de l'encre. Il m'arrive parfois d'enfourer mon visage dans ces cartes. Il n'y a parfois rien de plus réconfortant que leur senteur.

Je n'ai nul besoin de formuler une question ; les cartes savent à quoi je pense. Je bats et coupe, bats et coupe, bats et coupe, jusqu'à obtenir devant moi trois cartes, face cachée. Sur leur dos bordé de fioritures, des lignes rouges délavées s'entrecroisent, formant des losanges. Le fond ivoire, assombri par le temps, a pris une couleur jaune pâle.

Je mets de côté le paquet et examine les trois cartes. J'ignore ce que je m'attends à voir ; je ne suis même pas sûre de ce que j'espère découvrir. Si quelque chose venait à détourner mon attention, ce serait fort inopportun. Je les retourne pour regarder ce que j'ai distribué.

La Rose. L'Étoile. La Femme. Qui de manière respective représentent les caprices du destin, la bonne fortune au sens général et, purement et simplement, une femme !

Je hoche la tête. C'est bien ce que je pensais. Pas la moindre trace d'une histoire d'amour. Pas d'indication d'un mariage à venir. Pas d'inconnu à l'horizon ni de lettre, ni de bague, ni quoi que ce soit qui suggère, même de façon ténue, qu'une idylle et un mariage feront partie de ma vie. Cela confirme mes doutes et me réconforte. Je range les cartes et me prépare à aller au lit. Demain j'irai rendre visite à Gert et je lui demanderai si elle aimerait avoir une nouvelle maman.

MABS

LES ANGES GARDIENS APPARAISSENT parfois sous les formes les plus inattendues. Pour Mabs, le salut prit celle de sa vieille amie Lou, venue la retrouver sur le quai. Lou avait sa soirée de libre et Mabs venait de finir son travail. Elle était si fatiguée qu'elle ne vit Lou que lorsque celle-ci se planta à un mètre devant elle en agitant les bras et cria :

« Mabs ! Mabs ! J'ai une bonne nouvelle ! »

Mabs regarda aussitôt autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'avait entendue.

« Oh pardon, MARK ! » s'exclama Lou, qui avait oublié.

Mabs leva les yeux au ciel.

« J'ai entendu parler d'un boulot qui pourrait t'intéresser, poursuivit Lou d'une voix normale, prenant son amie par la main. D'employée de maison ! »